

VUE SUR LE CIEL

C' était une route sinueuse qui n' avait peur de rien, une route qui découpait la colline et se frayait un chemin à travers la végétation. Elle escaladait la pente courageusement, serpentant à travers les arbres et les rochers. Elle montait doucement vers le point culminant de la colline, comme si elle cherchait à rejoindre le ciel, et elle continuait plus loin, s' en allant vers d' autres collines, vers une sorte d' arrière pays de cultures. Sur son trajet, la route passait devant un plateau, une plate-forme de terre et de roche qui se détachait de la colline et s' avançait dans le vide. C' était vers là, vers ce promontoire, qu' Aurore se dirigeait. C' était vers là qu' Aurore marchait, tranquillement. Ses pieds foulaient la terre sèche et quelques graviers grinçaient sous ses pas. Elle marchait à côté de la route, à côté de cette route de goudron brûlant, luisant au soleil comme si elle était parsemée d' une poussière d' étoiles. Elle marchait à côté de cette route bordée d' herbes folles et de petites fleurs.

Aurore arriva à ce lieu unique, entre la route et le vide, qui formait un véritable belvédère. Elle se rapprocha du bord. Il y avait là une barrière en rondins de bois sur laquelle elle s' appuya du bout des doigts. En contrebas, elle voyait la route tortueuse, mais rapidement, ce qui attira son regard, ce fut tout le reste. Parce que depuis cet endroit dominant, elle pouvait tout voir, l' immensité s' offrait devant elle : une vue dégagée sur des kilomètres, avec pour toile de fond, la mer, et le ciel.

Un paysage légèrement vallonné se dessinait, des prés s' étendaient à perte de vue. Des bosquets parsemés emplissaient le décor, et de vieux arbres de caractère, des chênes, des cyprès, des pins et des oliviers, dont les branches et les feuilles pointaient vers le soleil, faisaient vivre ce lieu. Il y avait également, ici et là, quelques maisons isolées, des champs de lavande, des champs de blé. Et, même d' aussi loin qu' elle était, il lui semblait voir les blés ployer sous l' effet de la légère brise qui soufflait, il lui semblait voir les blés étinceler sous la lumière du soleil.

A cette heure de l' après-midi, le soleil frappait fort et faisait briller la chevelure blond vénitien d' Aurore. La lumière était chaude et apaisante. Les tendres rayons du soleil enveloppaient le monde, ils enveloppaient Aurore, et à eux seuls, ils la comblaient déjà de bonheur. Ce contact avec le soleil la plongeait dans un état de quiétude, de bien-être. Elle se sentait revigorée et confortée, le soleil lui transmettait son énergie et sa confiance. Sereine, elle regardait au loin la mer qui prenait une si grande place dans le paysage.

La distance de plusieurs kilomètres qui séparait Aurore de la mer ainsi que la position au perchée d' Aurore rendaient la mer immense à ses yeux. Elle la voyait s' étendre à perte de vue, s' en allait voyager vers d' autres continents, vers d' autres horizons. Elle paraissait si calme, si plate. Elle inspirait le repos, la tranquillité et l' infini. Elle scintillait sous le soleil, elle était éblouissante, resplendissante de lumière. Son eau reflétait le bleu du ciel, de ce ciel qui contenait tant de vies dans le creux de ses mains et qui rendait la terre ferme, et même la mer, ridiculement petites. Et la mer et le ciel semblaient presque partager le même habit, la même couleur - cette couleur qui tenait une place toute particulière dans le cœur d' Aurore : le bleu. Elle aimait, elle aimait tant cette couleur, cette couleur obsédante, entêtante, cette couleur pleine de vie et de beauté. Le bleu du ciel et le bleu de la mer, différents de quelques nuances seulement, lui procuraient une joie et un plaisir fou, la volonté de sourire et de profiter. Et dans l' excitation, comme si elle était sur la proue d' un bateau, elle avait envie d' ouvrir grand ses bras, de les tendre vers le ciel. Elle voulait tout embrasser, tout chérir.

Elle respirait fort, en prenant de grandes inspirations. Elle admirait ce paysage aéré et aérien, l' harmonie entre les éléments, tous semblaient correspondre. Elle était là, sur ce mirador, et pourtant elle avait l' impression de se promener sur des kilomètres entiers, tant tout ce qu' elle voyait l' émerveiller. Elle vivait un véritable voyage immobile. Tous ses sens étaient exaltés, et, face à tant de merveilles, elle ne savait plus dans quelle direction jeter son regard. Elle ne savait plus à

quoi offrir ses yeux.

Elle percevait, très loin, la houle de la mer, le vent à travers les feuillages, le chant des oiseaux. Elle s'extasiait de toutes les couleurs du paysage. L'omniprésence du bleu, la gaieté du vert, le pétilllement qu'apportaient les fleurs disséminées un peu partout. Elle était à l'écoute de chaque bruit, de chaque respiration, si bien qu'elle aurait presque pu entendre la sève couler dans les arbres. Elle s'enthousiasmait du petit vent qui soufflait, de cet air frais, si pur, prêt à l'emporter. Et s'il ne l'emportait pas, ce vent lui apportait quand même des senteurs, celles de lavande, de thym, de romarin.

Tout était résumé là, en un même endroit, en un même instant, l'absolu. Cet absolu résonnait en elle comme un écho à son enfance, à cette période d'innocence, d'insouciance et de liberté. Elle se rendait alors compte à quel point cette époque avait été heureuse et à quel point ce lieu lui avait manqué. Lorsqu'elle était encore enfant, elle venait ici avec ses parents. Elle se souvenait de ces pique-niques champêtres, de ces courses au milieu des blés. Elle se souvenait de ces longues séances d'observation d'insectes qui s'agrippaient à l'écorce des arbres ou qui sautaient d'herbe en herbe. Elle revoyait ses robes tachées par les fruits sauvages, des petites baies rouges dont elle raffolait, et ses minuscules chaussures recouvertes d'une fine couche de poussière après des heures passées à gambader.

A travers ce lieu, elle vivait un moment de béatitude et un véritable retour en enfance. Cet instant était une pause dans sa vie, un moment de répit, et elle aurait voulu qu'il dure indéfiniment. Elle aurait voulu rester là pour toujours, devenir un arbre ou un rocher, et demeurer à jamais dans ce coin de paradis. Mais soudain, un nuage passa et cacha le soleil, des ombres se formèrent et s'agitèrent.

En quelques secondes, le ciel s'était obscurci et la mer au loin s'était parée d'un bleu-gris. Le vert de la nature, lui, semblait s'être foncé et donnait désormais au paysage une allure sinistre. Le vent qui soufflait parut alors à Aurore glacial, et tous ses membres se mirent à frissonner. Les sensations étaient désagréables et elle se sentait trahie par cette nature qui lui rappelait maintenant son quotidien, sa vie qui, depuis des mois, était une terre aride, stérile, un vent froid et dur, une mer trouble en pleine tempête.

Aurore était obscure. Elle regrettait déjà les quelques moments de bonheur que la nature venait de lui procurer. Elle sombrait à nouveau dans une spirale noire. Elle y retrouvait le tourment et l'horreur qui l'accompagnaient et qui lui collaient à la peau depuis d'interminables mois. Les mois d'une incommensurable descente aux enfers marquée par le harcèlement, la dépression, la perte du goût de tout, parfois même de la vie.

Elle ne savait plus vraiment comment tout cela avait commencé et elle ne cherchait pas à s'en souvenir. C'était une tornade dans laquelle elle avait été aspirée et qui la faisait tourbillonner sans cesse. C'était un gouffre dans lequel elle chutait sans jamais en voir le fond. C'étaient des sables mouvants dans lesquels elle s'enfonçait désespérément. C'était son travail qui était devenu le centre de sa vie, qui était devenu sa vie toute entière, qui lui prenait tout son temps, toute son énergie, et même plus encore. C'étaient son travail et certains de ses collègues qui la tuaient, peu à peu.

Elle se sentait abîmée, comme un rocher contre lequel la mer a tant de fois frappé qu'il finit par céder, anéantie par la violence verbale, humiliée par les réprimandes, les critiques assassines et les remarques acerbes, envahie dans sa vie personnelle, désorientée par des demandes contradictoires, écrasée par les exigences accrues, exténuée par toutes ces actions répétées qui n'étaient réservées qu'à elle.

Dans le cauchemar que représentait cette expérience professionnelle, elle subissait une pression écrasante, le mépris, l'agressivité et la méchanceté à outrance. Malgré de très hauts diplômes, elle en était arrivée à douter de ses capacités, de sa vocation, et même sa passion pour son métier ne permettait pas de lui redonner confiance. Sa vie était devenue épouvantable. Elle vivait dans la peur et l'insécurité permanentes, elle se sentait épiée et traquée continuellement. Elle prêtait des mauvaises intentions à tout le monde, même aux êtres les plus chers. Elle avait l'impression de sombrer dans la folie, au milieu de cette vie où les crises de nerfs et les pleurs étaient ses seuls fidèles camarades.

Des larmes roulaient sur ses joues. Son menton tremblotait et elle croisait les bras contre sa poitrine pour résister au souffle frais du vent. Elle frissonnait de froid, mais aussi de peur, face à ces souvenirs qui ressurgissaient, ces souvenirs qui n'étaient autres que sa réalité quotidienne qu'elle cherchait à fuir et que la nature n'avait réussi à transformer que le temps d'un court instant. Avec amertume, elle pensait à ce monde peuplé d'humains et pourtant en pénurie d'humanité. Parce qu'il y a toujours ceux qui font, et ceux qui laissent faire. Ceux qui se sentent autorisés à faire trembler, douter, parce qu'ils ont à peine un peu de pouvoir, ou qu'ils pensent en avoir, et ceux qui savent, qui entendent, qui voient, et qui n'agissent pas. Ceux-là qui permettent que des choses pareilles aient lieu, et qui participent à faire croire, aux autres et à eux mêmes, qu'ils ne sont pas responsables, que les choses vont ainsi, que c'est normal, et qu'on ne peut rien y faire.

Elle n'avait même pas la force d'en vouloir à ces gens, aux auteurs et à tous leurs complices, de ce qu'ils avaient fait d'elle, et de toute manière, ça aurait été de l'énergie gaspillée. Ce qui comptait c'était ce qu'elle était devenue, une jeune femme découragée et abattue, en qui la flamme de la vie s'évanouissait. Elle semblait inconsolable, errant dans sa vie, étrangère à elle-même. Elle se noyait dans son malheur, oubliée des autres.

Aurore songea alors à son compagnon, à Adrien, l'homme qui partageait sa vie depuis plusieurs années maintenant. Elle observait à quel point cette épreuve les avait éloigné et à quel point un terrible concours de circonstances, un moment d'inattention qui dure un peu trop longtemps, avait permis d'en arriver là.

Il y avait de cela quelques mois, Aurore obtenait un emploi, dont elle était à l'origine ravie, et la carrière d'Adrien avait le vent en poupe. C'était une période particulièrement intense pour lui qui connaissait alors la réussite. Il était très sollicité, souvent absent, et épanoui dans son métier. Aurore lui racontait bien que tout ne se passait pas comme elle l'avait imaginé à son travail, mais elle omettait volontairement des détails. Elle ne voulait pas attirer l'attention, elle ne voulait pas qu'il se fasse du souci, ni gâcher son bonheur à cause de son échec à elle, de sa faiblesse. Elle s'était isolée refusant toute aide, se complaisant dans son malheur. D'une certaine manière, elle avait l'impression de se sacrifier pour une bonne cause, et alors que lui ne voyait pas les semaines défilier, elle, subissait chaque minute.

Absurdement, elle jouait sur les apparences, qui leurrent et qui éloignent de la vérité. Elle donnait l'illusion d'une vie sans problèmes, alors qu'elle tombait, et que dans sa chute elle se heurtait à tout et à tous. Elle étouffait sa souffrance, elle la cachait derrière la façade qu'elle s'était construite. Et sa brûlure la rongeaient de l'intérieur, en secret. Jusqu'à ce que, hier, tout explose, jusqu'à ce que hier, elle arrache le rideau des apparences et livre à Adrien un récit saignant.

Elle lui avait minutieusement disséqué ses derniers mois, chaque situation, chaque sentiment éprouvé. Elle lui avait déclamé toutes les répliques qu'on avait pris plaisir à lui asséner et qui étaient marquées au fer rouge dans sa mémoire. Elle l'avait fait avec toute la colère qu'elle avait accumulée. Elle l'avait fait pour qu'Adrien vive au plus près ce qu'elle avait vécu, pour se venger

de ces mois, aussi, mais surtout, parce que les choses étaient sorties comme ça, sans qu' elle ne puisse rien maîtriser, comme si elle ne pouvait faire autrement que d' extérioriser cette douleur et d' en accoucher jusqu' à l' exténuation.

A la fin de ce récit dramatique, haletante mais tenue debout par l' adrénaline, elle était partie de chez elle en claquant la porte, laissant derrière elle un Adrien resté fixé et sans voix. Elle était venue se réfugier ici, dans ce petit coin de paradis. Peut-être avait-t-elle marché toute la nuit pour cela, elle ne s' en souvenait pas...

Au milieu de ce maintenant triste décor, Aurore se révélait au grand jour. Elle ne jouait plus la comédie de la victime parfaite, et elle abandonnait le masque de femme heureuse avec lequel elle s' était travestie lorsqu' elle était en compagnie de sa famille. Elle se reconnaissait dans cette nature silencieuse et figée, oubliée du soleil, attaquée par les ombres, délaissée par la vie et les couleurs, dans cette nature morte. Elle était comme la roche sous ses pieds, comme ce sol dur qui ne semblait rien pouvoir absorber. Elle, ne pouvait plus rien supporter, et ses larmes qui coulaient s' étalaient sur ses joues imperméables, comme, lors des averses, lors des orages, les gouttes de pluie s' écrasent contre la pierre impénétrable. Et son cœur aussi était dur. Il lui semblait qu' elle ne pouvait plus aimer, qu' elle ne pouvait plus rire ni même chanter.

Pourtant, quand tout cela avait commencé, elle pensait qu' elle pourrait tout endurer, seule, et que ça passerait, vite. Mais un engrenage l' avait prise, sans qu' elle ne s' en rende compte, et il s' appliquait à la broyer, lentement et sûrement. Elle était comme dans un labyrinthe dont les issues se fermaient une à une, et dont elle ne savait comment sortir, si tant est qu' elle ait la force d' en sortir. C' était une douleur croissante, pour une mort lente et cruelle.

La vie est une fleur, et nous sommes semblables aux pétales de fleur, qui, fragiles, tentent de résister aux vents, et qui, fragiles encore, y résistent, ou fragiles encore, échouent. Aurore s' était refermée sur elle-même, comme une fleur à la tombée de la nuit, mais elle avait senti sa protection se craquer, ses pétales lui échapper, et elle les avaient vu arrachés un à un par une humanité dégénérée et destructrice. Elle se sentait désormais comme une rose dénudée, comme une rose que l' on a tué, pétale après pétale, tuée par un vent violent, acharné et sadique. Pourtant, il restait encore quelques pétales à sa rose.

Aurore se décida à marcher un peu pour ne pas céder à l' engourdissement. Elle allait et venait sur le promontoire, se déplaçant inlassablement sur quelques mètres seulement. Elle observait l' horizon, toujours si triste. Elle était stupéfaite par la fragilité et la volatilité du bonheur et de la vie. Elle était effrayée par ce fil de vie que l' on peut couper en un instant et en une décision, en un coup de vent ou en un déséquilibre. Elle observait le vol souple et vertigineux des oiseaux, et de temps en temps, elle jetait un coup d' œil dans le vide, ça l' étourdissait, puis elle relevait la tête, et elle voyait autour les quelques collines et leurs pentes qui s' étendaient. Elle s' y projetait volontiers. Dans une pente inclinée, elle s' imaginait rouler, rouler sur des mètres et des mètres, se laisser emporter, comme elle s' était laissé emportée ces derniers mois, mais pour oublier cette fois-ci.

Depuis la veille au soir, Aurore avait beaucoup avancé. Elle s' était libérée d' un poids et la douleur n' avait plus le même goût. Si elle ne pouvait s' empêcher de broyer du noir, elle se posait aussi de nouvelles questions. Oublier : elle se demandait si c' était possible, si c' était souhaitable, elle se demandait ce que renfermait ce mot. Elle se demandait si sortir du malheur, ne plus souffrir, ou souffrir moins, étaient possibles. Elle se demandait pourquoi se battre. Elle se demandait si elle devait s' accrocher aux derniers pétales qui lui restaient. Elle se demandait si elle pourrait un jour redevenir une belle rose gonflée de pétales et respirant de couleurs. Elle cherchait la vérité. Il fallait répondre à ces questions. Il fallait percer ce mystère.

Violamment, un vent de renouveau souffla et fit fuir les nuages. Le soleil éblouit le paysage, surprit Aurore et s' imposa devant elle. La nature avait repris toutes ses couleurs, et, désormais, le ciel était vide de nuage. Il n' y avait que l'intensité du soleil pour encourager et pour sauver. Il n' y avait que sa chaleur et sa lumière pour faire renaître, et la vie, et le bonheur.

Le soleil consolait Aurore, il séchait ses larmes, il la prenait dans ses bras. Ses rayons illuminaient son visage, donnaient des éclats dorés à sa chevelure. Ils la réchauffaient, la ranimaient. C' était enivrant et un sourire lui prit les lèvres. Elle ne pouvait pas résister au soleil, elle ne pouvait pas lutter contre le bleu du ciel, contre le parfum de la colline. Elle ne pouvait que se laisser emporter par la nature, accepter de perdre le contrôle, une nouvelle fois, et placer sa confiance dans ces éléments qui ne lui voulaient que du bien.

Une folle envie la prenait, celle d' espérer, de vivre. Elle rêvait que cette tempête ne se termine pas en naufrage. Elle désirait du plus profond de son cœur qu' à partir de cet instant tout change, qu' il soit le symbole d' une prise de conscience et de recul, d' un moment à soi, pour soi, d' une redécouverte de soi-même et des autres. Qu' il soit un soleil dans le brouillard, une étoile dans la nuit noire, une sortie. Aurore décidait qu'elle ne se laisserait pas faner et dépérir, mais pour cela, il lui manquait encore un catalyseur et un ultime déclic.

Alors qu' elle se tenait droite face au monde qu' elle surplombait, face au vide et à la verdure, face au ciel et à la mer devant elle, le torse bombé, inspirant profondément la chaleur du soleil, la laissant régénérer ses cellules, rappeler la vie en elle et gonfler son cœur d' espoir, un bruit de moteur qui vrombit la sortie de son inertie. Elle sursauta de surprise et se retourna, intriguée. Elle vit une voiture se garer précipitamment sur le côté de la route, faisant crisser les graviers sous ses pneus et dégageant un nuage de poussière.

La présence d' une voiture au milieu de cette nature, la brusquerie et le bruit de son arrivée auraient pu contrarier Aurore si seulement elle avait eu le temps d' y songer, mais elle n' en n' eu pas le temps. Non, elle vit Adrien sortir de la voiture, et à partir de cet instant, elle ne put plus voir que ça, elle ne put plus rien voir d' autre que lui.

Adrien interpella Aurore. Quelques mètres seulement les séparaient et il se dirigeait vers elle, droit, la tête haute. Les rayons du soleil se projetaient sur lui et faisaient resplendir le bleu du costume qu' il portait, comme il en portait souvent, et qui lui seyait parfaitement. C' était un bleu qui tirait sur le noir. Un bleu foncé, mystérieux et profond. Le bleu des ténèbres, le bleu de la colère, le bleu de la mer qui pousse les vagues à se briser contre les rochers. C' était ce bleu, vulgairement appelé bleu marin, oui c' était celui là, le bleu de son costume. Aurore voyait s'avancer cet homme grand dans son costume bleu marin, et ce qui la frappait c' étaient son allure déterminée, cette beauté qu' il dégageait et cette confiance qu' il lui procurait plus il se rapprochait.

Adrien arriva devant Aurore. Ils ne s' embrassèrent pas, ils se se prirent pas dans les bras. Non, ils restèrent là, tous les deux face à face sur ce promontoire, distants d' une cinquantaine de centimètres. Aurore était dos au vide, elle ne voyait plus la nature verdoyante qu' elle avait contemplé jusqu' à présent, Adrien avait derrière lui la route qui partait s' enfoncer dans la campagne, dans un monde agricole, et pourtant, sur ce point si haut placé, il ne semblait y avoir que le ciel tout autour d' eux. Ils se regardaient silencieusement. Aurore observait le visage d' Adrien. Elle voyait ses sourcils froncés et elle reconnaissait la colère et l' inquiétude dans ses yeux. Elle se rendait alors compte qu' elle connaissait ses expressions par cœur.

Adrien mit fin au silence : « Pourquoi ? Pourquoi tu es partie ? Pourquoi tu m' as laissé hier ? », lança-t-il. Sa respiration était saccadée, elle trahissait l' affolement de ces dernières heures.

« Je t' ai cherchée partout ! Finalement je me suis dit que tu serais là. Tu m'as tellement parlé de cet endroit. Pourtant on n' y est jamais venu ensemble », continua-t-il.

Adrien parlait et Aurore était absorbée par ses yeux bleus. Elle plongeait dans ce bleu froid et mystérieux qui lui paraissait en fait tendre et rassurant. Ce bleu lui rappelait la mer derrière elle et le ciel au dessus d' eux.

« J' ai eu peur de ne pas trouver cet endroit tu sais. J' ai eu peur d' arriver trop tard », dit fébrilement Adrien.

Quelques mots sortirent de la bouche d' Aurore : « Trop tard ? », demanda-t-elle.

« J' ai eu peur, j' ai eu peur que tu veuilles...que tu fasses... que tu...» Adrien prononçait cette phrase en regardant ses pieds, honteux de cette confession qu' il ne termina d' ailleurs pas. Il commença ensuite une autre phrase qu' il ne termina pas non plus : « Aurore, je suis désolé de... » Il était désolé de tant de choses.

Aurore aurait pu lui répondre que cette peur il aurait dû l' avoir depuis des mois. Elle aurait pu lui dire que c' était elle qui s' était sentie abandonnée. Elle aurait pu lui dire qu' elle aussi était désolée, et sûrement bien plus que lui. Mais elle ne lui dit pas. C' étaient des maladresses dont elle ne lui tenait pas rigueur et dont elle ne se souciait même pas. Elle ne voulait surtout pas créer de douleur ni de culpabilité. Elle ne voulait plus de ces choses là.

En l' absence de réponse de la part d' Aurore, Adrien poursuivit avec une voix profondément sincère : « Depuis hier je ne fais que penser à ce que tu m' as dit. Je ne peux même pas imaginer à quel point tu as souffert, mais maintenant je suis là. Je sais que je ne suis pas un sauveur et qu' il n' y a que toi qui peut décider de ton avenir, mais je ne peux pas m' empêcher de croire que maintenant les choses vont changer. »

Aurore l' écoutait, mais elle était là sans vraiment l' être. Elle était là physiquement, debout, les pieds parallèles et ancrés dans le sol, mais elle était surtout occupée à admirer l' homme qui se tenait face à elle. Elle redécouvrait Adrien. Elle trouvait ses mouvements élégants et ses gestes charmants. Elle détaillait ses cheveux bruns, son visage, ses longs cils noirs, sa bouche, sa peau, ses yeux. Ses yeux dans lesquels le soleil se reflétait et formait un anneau de lumière, une auréole brillante. Toutes ces choses étaient comme des connaissances perdues de vue qu' elle réapprenait à connaître et qui, au même titre que les paroles d' Adrien, allaient droit dans son cœur.

Alors qu' Aurore vivait une rencontre inattendue et puissante, c' était désormais au tour d'Adrien de tout extérioriser, d' extérioriser ce flot tumultueux qui s' était réveillé en lui et qui exprimait bien plus encore que ce dont il avait conscience. Adrien parlait, il parlait vite, il parlait avec les mains. Ses sourcils étaient toujours aussi froncés, son front plissé. Il lui semblait que les sensations et les sentiments étaient décuplés, que tout tourbillonnait, qu' il était emporté par quelque chose qu' il ne maîtrisait plus, une fièvre folle, une vitesse qui démultipliait tout et qui arrêta le temps. Or, quand le temps n' est plus ce qu' il est réellement, alors plus rien n' a de sens. Ou au contraire, tout prend sens. Si le temps n' existe plus, si le temps n' a plus d' importance, s' il n' est plus un obstacle, alors nous avons le temps, le temps de réaliser ce qui est important. Des frissons intenses le parcouraient. Il se laissait emporter par son cœur, et pour son cœur il n' y avait qu' eux deux au monde.

Il s' en voulait de ne pas avoir été présent pour elle durant cette épreuve, d' avoir été obnubilé par lui-même au point de ne rien voir, parce qu' il était persuadé que même si Aurore tentait de cacher sa situation, un geste, une expression ou un regard aurait pu lui faire comprendre. Il se sentait coupable alors qu' il n' avait pas directement fait le mal. Le récit qu' Aurore lui avait fait la veille l' avait bouleversé et son départ encore davantage. Il avait imaginé le pire et il n' avait pu

accepter que les choses se finissent ainsi. Il avait remué ciel et terre pour la retrouver vivante, et, à présent, alors qu' il aurait pensé pouvoir être au moins en partie soulagé, il était en fait davantage épouvanté encore par cette femme de marbre qu' il ne reconnaissait pas. Il était paniqué, il essayait de la rassurer et de se rassurer.

« Le harcèlement ce n' est pas normal ! » Il affirma cela en regardant Aurore droit dans les yeux, dans ses grands yeux marron qui le faisaient fondre. Il se laissa prendre par son visage doux et lisse, par le petit hâle qui relevait le teint d' Aurore. Mais ce visage alors sans expression, cette femme roide, immobile et d' apparence sereine, d' une sérénité terrible, le rappela à l' affolement.

« Non, ce n'est pas normal. Non, tu ne mérites pas ça. Non, tu n' es pas une mauvaise personne. Et tous ceux qui te disent le contraire sont des menteurs qui n' en valent pas la peine ! » Il semblait désespéré. La réalité qui lui avait explosé au visage la veille lui faisait voir Aurore comme une femme affaiblie, blessée et souffrante, et son absence de réaction renforçait cette impression. Pourtant, il était en quelques sortes en retard. Adrien disait à Aurore des vérités dont elle avait déjà pris conscience. Il voulait la convaincre, mais elle l' était déjà. Parce qu' Aurore se révélait dans ce paysage et auprès de lui, parce qu' elle était forte et maître de son destin, et parce que si tout ne pouvait pas changer en un instant, Aurore décidait peu à peu que tout changerait.

Adrien continuait dans son élan: « Non tu n' es pas seule. Je suis là. Peu importe la tempête et peu importe le nombre, je serai là.»

Aurore n' avait rien entendu de plus rassurant depuis longtemps. Ses yeux pétillaient, ses battements de cœur s' accéléraient. Elle reprenait vie et retrouvait sa parure de pétales. Son corps s' animait. Chaque membre, chaque muscle, et même le sang dans ses veines : elle sentait tout, absolument tout. Et tout était plus fort, plus intense, plus vrai, comme le léger vent, le souffle chaud qui parfois venait caresser leurs joues. Mais Adrien ne le percevait pas. Ce qu' il voyait c' étaient ces grands yeux, ce regard fixe, perçant, ces longs cils qui le regardaient, cet air absent, ce visage stoïque, lobotomisé. Aurore ne bougeait pas, elle ne parlait pas.

Dans un élan de détresse, Adrien clama une dernière négation: « Ne crois pas qu' on ne réussit pas à retrouver le bonheur, qu' il est derrière, que tout a disparu, l' amour, l' espoir, la possibilité de changer les choses. C' est un mensonge créé par ceux à qui notre malheur profite. »

Adrien se lança ensuite à corps perdu dans des affirmations, dans des vérités : « Oui, on guérit de nos plaies. Rien n' est perdu. Il y a de l' espoir, il y a une issue. Tout est là, si proche, tout est possible: tu peux trouver la force et le courage d' affronter cette terrible situation. »

Adrien marqua une pause et termina sa phrase comme une supplication : « Et même quand ça paraît impossible : essaie quand même ! Ne laisse pas les impressions te dire que tout est fini, que tu ne peux rien y faire. Parce que tout ne fait que commencer, et qu' un jour tu retrouveras la paix. »

Aurore était saisie par ce discours, elle frémissait à chacun de ces mots Elle avait l' impression d' avoir en face d' elle une tout autre personne que celle qu' elle avait eu pendant ces derniers mois. C' était une personne déterminée, révoltée, animée par quelque chose qui ne faisait que se renforcer plus les secondes passaient. C' était un bouillonnement, une rage qui semblait grandir en Adrien. Il lui paraissait beaucoup plus sincère et sensible, beaucoup plus courageux, beaucoup plus lui-même. Elle retrouvait ce lien qui les unissait, cet attachement mutuel. Elle redécouvrait l' amour, comme au premier jour. Pourtant, elle osait à peine y penser tant tout ce qu' elle avait subi ces derniers mois n' avait été que malveillance et horreur.

Aurore ne disait mot et il semblait à Adrien qu' il s' enfonçait dans un monologue. Ce qu' il ne savait pas c' est qu' Aurore ne pouvait faire autrement. Elle éprouvait un ravissement indicible. A l' intérieur de son corps, de son cœur, de son âme, c' était une révolution, une effervescence, un vrai fracas d' émotions. Sa vie et ses idées se bouscullaient. Cette renaissance d' heureux sentiments, cet élan positif, la bouleversait, la tétanisait, et lui causait aussi un mélange de colère, de mélancolie et de regrets. Elle se mettait à détester, à haïr les fausses impressions et les apparences qui ne sont que mensonges. Peu à peu, les réponses émergeaient. Elle commençait à comprendre ce qui la poussait à lutter et ce pour quoi elle devait lutter, elle savait désormais que cette nature avait été un besoin vital et primordial. Elle aurait aimé la regarder encore, mais elle ne pouvait détacher son regard des yeux d' Adrien qui étaient à eux seuls un paysage complet.

Face au mutisme d' Aurore, Adrien renonçait à abandonner : « Ce sera dur, c' est sûr, mais on est plus forts à deux ! On sera ensemble, moi avec toi et toi avec moi. On va se battre, comme des lions », promit-il.

Aurore en avait bien envie, oui, cette idée lui plaisait. Elle y voyait une déclaration d' amour et une invitation à la vie. Elle se rendait compte de tout ce qu' elle perdait à chaque fois qu' elle baissait les bras. Son cœur battait fort dans sa poitrine, parce qu' il était là, et personne d' autre, et parce qu' elle aurait fait la même chose pour lui.

Les éléments se pressaient contre eux. Adrien voulait être doux mais il fulminait. Comme si elle avait eu l' envie étrange de rendre fou l' être aimé, Aurore en était arrivé à le pousser dans ses retranchements. Il se sentait seul, perdu face à cette incompréhensible attitude. Il était prêt à s' emporter devant son impassibilité. Il n' y avait que ses lèvres sur lesquelles il percevait un léger tremblement, et que ce regard qui le fixait de plus en plus fort, il n' y avait que ça qui lui paraissait vivant en elle, ce regard toujours plus intense seconde après seconde, ce regard qui le tuait.

Aurore percevait la colère qui montait en lui, et plus il s' énervait, plus elle le sentait vivre, et plus elle se sentait vivante. Cette colère empreinte d' un profonde tristesse était la plus belle preuve d' amour qu' il pouvait lui donner, la plus naturelle et la plus grande. Aurore l' avait bien compris, et sur ce promontoire qui défiait le vide, elle tournait le dos à la barrière en rondins de bois qui lui arrivait à peine au niveau du bassin. Sa position n' avait pas changé depuis qu' Adrien était arrivé, mais désormais elle prenait un sens particulier, celui du refus de l' abatement et de la défaite, celui du désir d' aller en avant, vers son futur. Elle illustrait la direction irrévocable qu' Aurore voulait prendre.

Adrien ne pouvait plus se contenir, c' en était trop, il ne pouvait plus supporter de voir son Aurore rendue muette par ce qu' il pensait être la souffrance et la tristesse, de la voir paraître comme un monstre. La fureur crispait ses membres. Il étouffait des larmes.

« Pourquoi tu ne parles pas ? Pourquoi tu es comme ça ? », cria-t-il d' une voix grave prête à se briser à tout moment.

Aurore mit toute sa force pour lui répondre : « Parce que je suis d' accord avec toi », dit-elle faiblement.

« Alors qu' est ce que tu attends ? », hurla-t-il. Cette phrase sonnait comme une imploration d' arrêter cette situation insoutenable et témoignait d' une envie surabondante de partage, et tandis qu' il la prononçait, l' humeur l' emportait jusqu' au point de rupture, au moment de bascule. Jusqu' à ce que dans un geste trop brusque, il saisisse Aurore et la secoue trop fort, à en faire tomber les derniers pétales de la rose qu' elle représentait. Jusqu' à ce que, sans prendre la mesure de sa force et de sa position, il la pousse, et qu' il n' y ait plus que le ciel face à lui. Jusqu' à ce qu' il n' y ait plus que lui sur ce belvédère.

Un cri transperça l' espace, il fit s' envoler les oiseaux, frissonner les arbres, gronder la mer.

Puis, il y eut le silence.

Les millièmes de seconde étaient des heures entières. La bouche ouverte, les yeux exorbités, les mains tremblantes, Adrien tenait à peine sur ses jambes. Il demeurait cloué sur place, pétrifié par son acte. Des frissons glacés courraient sur sa peau et il peinait à respirer. Il ne réalisait pas, son corps se perdait entre l'envie de s'effondrer et de pleurer, et celle de la voir, de s'avancer, de se précipiter comme s'il était encore possible de la sauver... Mais c'était impossible et les quelques centimètres qui le séparaient de la barrière étaient trop. Il n'arrivait pas à s'avancer parce qu'il n'en avait pas la force, et parce que s'avancer, c'était aussi accepter ce qui venait de se passer, c'était accepter que plus rien ne serait jamais comme avant, ou surtout, que plus rien ne serait jamais, avec Aurore.

Il sembla à Adrien entendre un crissement strident. Il pensa que c'était le cri d'Aurore qui se répéterait dans sa tête, et qui allait se répéter encore et encore, à l'infini. Il serra ses poings fort, presque à s'en briser les phalanges. Il essaya d'avancer. Ses pas étaient minuscules, comme s'il avait voulu ralentir le temps pour échapper encore un peu à une réalité qui allait le détruire.

Comment pourrait-il admettre que ça se finisse sur ce terrible accident, comme pour donner raison aux menteurs et les laisser continuer à faire croire des mensonges ? Comment pourrait-il accepter une telle séparation, un départ sur un malentendu, d'avoir laissé Aurore dans l'incertitude de l'amour qu'il lui portait, et qu'elle l'ait laissé lui dans l'incertitude de l'amour qu'elle lui portait aussi ? Il ne pouvait pour le moment voir qu'une histoire en suspend. Il était encore dans un instant d'innocence, avant de se pencher, et de voir.

Il n'était pas prêt. Vue la puissance qu'il avait mis dans son geste, et puisque sous le promontoire sur lequel il se trouvait la pente était verticale, il avait du projeter Aurore au milieu de la route, et en quelques secondes il n'avait pas le temps de se préparer à ce qu'il allait voir. Il avait à peine le temps, et l'imagination, de se représenter quelques images glauques, comme il avait pu en voir dans des films. Mais ce n'était pas du vrai sang, pas des vraies morts, pas des vraies émotions, c'était du faux, du cinéma devant lequel il avait accepté de se laisser piéger. Ça n'était rien comparé à la réalité.

Adrien fixait l'immense ciel bleu face à lui avec un regard terriblement intense, comme s'il attendait quelque chose de sa part. Il prit une nouvelle inspiration, et, pour briser le temps, pour mettre un terme à ces secondes d'apesanteur, pour défier les éléments, se défier soi et ses sentiments, il fit un pas en avant. Il se pencha et vit, et ce qu'il vit le laissa bête. Un tracteur qui devait monter vers les terres agricoles plus loin derrière la colline était à l'arrêt au milieu de la route et Aurore était allongée dans la benne à l'arrière de ce tracteur.

Tandis qu'Adrien était resté pétrifié à regarder le ciel bleu, Aurore avait fait une chute vertigineuse qui s'était terminée, non pas écrasée contre le goudron, mais assez moelleusement dans un énorme tas de fumier, comme un comble, comme un écho à ces dernières semaines, à ces affreux moments, à ces personnes exécrables.

Adrien comprit alors que le crissement strident qu'il avait entendu n'avait pas été un mauvais tour joué par son esprit, mais bien le bruit de ce tracteur que son conducteur avait brusquement fait freiné pour comprendre ce qu'il se passait, quel était ce grand cri qui avait surpassé le son du moteur, qu'est ce qui avait fait s'affaisser la montagne de fumier, qu'est ce qui avait fait débordé la benne.

C'était la chute d'Aurore dans les bras de cette benne de fumier, et c'était un improbable hasard qui permettait qu'elle soit encore vivante, fortement sonnée et étourdie, mais vivante, et plus

vivante que jamais.

Grâce à cette heureuse coïncidence et au milieu de cette matière et de cette odeur pour le moins particulières, le regard d' Aurore rencontrait le ciel, ce ciel qui était la dernière chose qu' elle avait failli voir dans sa vie, il plongeait dans ses profondeurs et dans son éclat. Et elle comprenait. Et elle souriait.

Elle comprenait ce qui est important, qui est important, elle comprenait qu' elle n' oublierait jamais mais que le souvenir se ferait moins douloureux et qu' elle serait plus forte, elle comprenait que l' on se relève, que l' on reprend le dessus, que l' on réchappe, qu' il y a des affirmations qu' il ne faut pas croire, qu' il faut détester les illusions, les impressions qui nous trompent, que si les obstacles se créent, qu' ils grandissent et nous paraissent insurmontables, qu' il faut se grandir pour les franchir, qu' il faut briser les barrières que l' on s' impose, qu' il y a les paramètres qui nous échappent, et ceux qui ne tiennent qu' à nous.

Il lui avait fallu se réhabiliter à ses propres yeux avant d' espérer toute autre chose. Désormais, grâce à cette nature et à ce moment, elle était convaincue. Convaincue que tout peut changer d' un instant à l' autre, mais que tout peut changer en bien. Que la vie peut être belle ou laide, mais surtout qu' elle peut être belle, qu' elle vaut la peine d' être vécue et qu' on se batte pour la vivre, dignement.

Son regard se détourna du bleu du ciel pour plonger dans un autre bleu, dans un autre ciel. Elle vit Adrien penché au dessus du vide. Elle vit ses yeux et il vit les siens. Et en un regard ils se comprirent, et en un regard ils éclatèrent de rire. C' était le retour de ce rire et de ce sourire qui avaient tant manqué. Un fou rire nerveux et inarrêtable, des larmes de peur, des larmes de joie. Ils étaient complices, ils riaient du ridicule, de leurs erreurs, de cette grosse frayeur. Ils laissaient leurs cœurs exploser, espérant plus de bonheur qu' ils n' en avaient jamais connu.

C' était un sentiment palpable, c' était l' amour. Ça aurait pu être l' amour d' un parent ou d' un ami, mais c' était celui d' Adrien. C' était l' amour d' une âme et de tout ce qu' elle représentait, de ses valeurs et de ses idées, de ses idéaux et de ses traits de caractère, de ses actes, qui forgent le monde chaque jour et qui font émerger le changement. C' était l' amour comme moyen, comme source de courage et de détermination. L' amour comme motif de chaque action et l' amour comme objectif, comme fin en soi. L' amour pour devenir meilleur. L' amour pour guérir. L' amour et la vérité, l' amour de la vérité, comme remèdes aux mensonges, aux illusions, et aux combats a priori vains.

Il n' y avait jamais eu autant d' amour entre eux que dans ce fou rire là et il y en aurait bien plus encore, de l' amour. Parce que dans le bleu du ciel et dans le bleu des yeux d' Adrien, vibrants de vie, elle y voyait l' avenir, elle y voyait une nouvelle aurore, une nouvelle Aurore.